D'UN MOIS A L'AUTRE

Le retour des "bons vieux hivers d'autrefois". — Le carnaval : ce qu'il est devenu ; la société d'il y a cent ans à Québec. — Les bienfaits des Caisses Populaires. — Ce que fut naguère l'exploitation forestière chez nous.

Par : DAMASE POTVIN

On a tant souhaité le retour de nos "vieux hivers d'autrefois"!... Franchement, on est servi à souhait. C'est le cas de le dire : "N'en jetez plus, la cour est pleine!" Les gens des présentes générations pourraient ajouter : jamais on a vu tant de neige! Mais les anciens, pas même très anciens, se souviennent, eux, de ce qu'on appelle ces "bons vieux hivers d'autrefois". Alors, la neige, les tempêtes faisaient leur devoir, assurément. Il y en avait, il faut le dire, pour satisfaire les plus féroces amateurs de nos périodes hivernales. Écoutons à ce sujet les confidences d'un ancien qui s'est mis, l'autre jour, à dévider l'écheveau de ses souvenirs. C'est une intéressante page non pas de l'histoire ancienne de notre ville mais des annales relativement nouvelles de la cité.

L'éclairage public et domestique à l'électricité à Québec date de 1887 et, dix ans plus tard, en 1897, le tramway électrique faisait son apparition dans les rues de la ville remplaçant les "chars urbains", petits omnibus entraînés par des chevaux et dont la ville avait été dotée en 1865. Notre tramway électrique prendra, en juillet prochain, sa trente-quatrième année d'existence. Mais tout n'a pas marché toujours bien rondement durant cette période, pendant l'hiver, notamment en 1898, 1899 et 1900, trois années de suite dont les hivers furent terribles et les tempêtes de neige d'une violence inouïe. Peut-être, après trente-quatre ans, avons-nous, cette année même, la répétition de l'un de ces hivers de la fin du siècle dernier, notamment de celui de 1898. Cette année-là, une tempête éclata le 1er janvier et dura près d'une semaine. Le tramway tint tête à l'ouragan pendant quelques jours. Mais finalement, le cyclone engloutit littéralement la ville dans de véritables avalanches de neige. On a noté, en ce temps-là, que le vent atteint la vitesse vertigineuse de 96 milles à l'heure; et il charriait une neige qui ne cessait pas de tomber, pressée et abondante. Tout moyen de circulation fut complètement paralysé. On ne voyageait plus dans la ville qu'à pied. Des professionnels de la Haute Ville descendaient à leurs bureaux en raquettes et ils avaient à escalader, aux encoignures, de véritables montagnes de neige. Dans certaines rues, la neige avait atteint les toitures des édifices et il fallait creuser pour permettre à la lumière du jour de pénétrer par les fenêtres.

Notre ancien se rappelle qu'au pied de la Côte Damourgès, les piétons avaient à escalader un énorme monticule de neige. Au faite de cette montagne, il se rappelle avoir aperçu, en bas, une petite lumière. Il se trouvait à passer par dessus un tramway que la tempête avait arrêté là et littéralement enseveli.

Ces rudes épreuves rendaient en un sens service à la Compagnie des Tramways en lui faisant prendre, d'année en année, des mesures de sécurité pour les hivers futurs de sorte qu'elle est venue à bout, pourrait-on dire, des plus rudes tempêtes qui ne peuvent plus maintenant arrêter la marche des voitures électriques à travers nos rues. Et on en a une preuve au cours du présent hiver.

Comme on peut le voir par ces quelques souvenirs, les services publics sont d'origine assez récente dans notre ville. L'éclairage électrique date de 1887; le tramway électrique de 1897. Le gaz d'éclairage a fait son apparition à Québec entre 1858 et 1860. Avant, l'éclairage des rues se faisait aux quinquets à l'huile. Dans les maisons, on s'éclairait simplement à la chandelle. L'usage du pétrole coïncida presque avec le gaz d'éclairage et la chandelle disparut avec les bees de gaz dont l'apparition causa toute une sensation parmi la population. Pour doter la ville de conduites de gaz et de reverbères, il fallut infliger aux contribuables les ennuis d'un véritable événement des rues et des places publiques. De là, pense-t-on, l'origine des travaux permanents qui auraient pu faire adopter par les autorités municipales comme devise de la ville, ces mots du Psalmiste : "Et renovabis faciem terrae"... Puis, éentrées pour le service du gaz, les rues de Québec le furent derechef, à peu près dans le même temps, pour l'aqueduc avec prise d'eau au lac Saint-Charles. Jusque là, les Québécois s'étaient abreuvés à la rivière Saint-Charles, en arrière de l'Hôpital Général où les "charrieux d'eau", — une véritable institution d'alors, — allaient emplir leurs barriques qu'ils vendaient quatre sous chacun; et les "charrieux d'eau" faisaient de grosses affaires.

Quand la tuyauterie de l'aqueduc fut en place, on construisit en différents endroits de la ville, des édicules en briques où on détaillait l'eau à ceux qui la charroyaient aux résidences de tel ou tel quartier. La rivière Saint-Charles fut ainsi abandonnée. Enfin, l'eau de l'aqueduc étant introduite dans les résidences, on abandonna la citerne municipale, humble ancêtre, peut-on dire, de notre gros réservoir de trente millions de gallons d'eau....

* * *

Nous sommes en plein carnaval et, franchement, on ne le dirait pas. Il est vrai que, si on s'en rapporte à nos souvenirs, les carnivals improvisés, à Québec, sont ceux qui ont toujours le mieux réussi. Les grandes périodes carnavalesques organisées à grands frais et à

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.